

sa qui l'avaient élevée et chez qui sa petite sœur Madeleine maintenant la remplaçait.

Quant à elle définitivement fixée dans la maison de ses parents, elle en était la joie et la cheville ouvrière. Elle aidait sa mère dans les occupations du ménage dans les travaux de couture : elle s'occupait de son petit frère, le gardait et le berçait ; elle faisait apprendre matin et soir à sa sœur les leçons que devait réciter celle-ci aux bonnes religieuses, elle corrigait ses devoirs.

En tout et pour tout, elle se prodiguait maternelle et prévenante pour alléger la tâche de Mme Villeroy.

Elle se livrait joyeusement à la sienne, active, la gaieté aux yeux, remplissant la demeure de ses chansons qu'elle jetait en se jouant à tous les échos et qui parfois arrêtaient à la porte du jardin les passants charmés par ses roulades de rossignol.

C'est même à cette circonstance qu'elle avait dû quelques mois avant l'époque où commence cette histoire, de faire la connaissance de l'organiste de la cathédrale et d'exciter son intérêt.

Ce brave petit vieux, de son nom Baptistin Bonafous était un des principaux personnages d'Annecy.

Depuis quarante ans qu'il tenait l'orgue dans l'église épiscopale, il était devenu peu à peu le professeur de chant et de piano des jeunes filles de la haute société.

Voulait-on organiser un concert, une représentation au théâtre, c'est au papa Bonafous qu'on s'adressait et plusieurs générations d'élèves avaient été dressées par lui à exécuter ses œuvres, romances, cantiques, oratorios qu'il trouvait les plus beaux du monde, bien que sa réputation de compositeur n'eût jamais franchi les limites de la Savoie, ni lorsque cette province appartenait au Piémont, ni lorsque plus tard elle avait passé sous la domination française.

Incapable de concevoir d'autre affection que celle de son art, Baptistin Bonafous ne s'était pas marié.

Il vivait dans un petit logement voisin de la cathédrale, soigné comme un enfant par une vieille bonne entrée à son

service à l'époque où il était venu se fixer à Annecy comme professeur de musique.

Il est vrai que les familles de ses élèves s'ingéniaient à remplir sa solitude et que toujours invité à droite ou à gauche, il mangeait rarement seul.

C'était en outre, malgré son âge, un entrépide marcheur. Il consacrait à des excursions dans les montagnes qui s'élèvent autour d'Annecy les loisirs que lui laissaient ses leçons.

Presque chaque jour, sa besogne achevée, on le voyait se mettre en route, son bâton à la main, et aller devant soi durant plusieurs heures, d'un pas alerte et sans s'arrêter.

Il prétendait être relevable à ces incessants exercices de la belle santé dont il jouissait en dépit de ses apparences frêles et malades.

A la fin d'un après-midi de mars, comme au retour d'une course à Menthon-Saint-Bernard il rentrait à Annecy, il fut tout surpris d'entendre, en passant devant la maison des Villeroy une délicieuse voix féminine qui disait un chant religieux et que soutenait en sourdine une autre voix d'homme dans laquelle il reconnut celle du chantre de la cathédrale.

Cette maison, il n'y était jamais entré, et de la famille Villeroy, il ne connaissait que le père. Mais les accents qui dans le silence du soir arrivaient jusqu'à lui, étaient si doux, si pénétrants, si suaves que sa curiosité s'éveilla et qu'après avoir longtemps écouté, il poussa la petite porte de claire-voie pratiquée dans la haie et pénétra dans le jardin.

Alors, sous les dernières lueurs du jour déclinant, il aperçut à l'extrémité d'une étroite allée Villeroy assis devant sa maison.

Près de lui, sa femme tenait dans ses bras et berçait leur dernier-né. Leurs deux filles étaient debout entre eux et c'est l'aînée qui chantait à pleine voix le cantique qu'avait entendue Bonafous, guidée par son père, comme un élève par son professeur.

Ce tableau familial impressionna vivement le vieux musicien. Craignant de le troubler par sa présence, regrettant

presque d'être sur ses pas, vait reconnu contre.

Il n'y avait  
— Comme organiste ? s'écria-t-il.

A quoi dois-tu Bonafous ?  
— Ne parlez-m'en pas sinon, vous savez que l'honneur j'ai le plaisir de le.

Je passais tendu chante chantait.

— C'est Al lero. Mais comment avez-vous remarqué ?  
J'ai remarqué quable, par application à vous c'est toi ?...

Les ombres se levèrent soudainement dans la figure de Ninon, elle se voila pour ne pas paraître à l'infant. Il conta ce qu'il avait vu et que le

ce.  
— C'est bien, qu'elle n'en a rien et vos louanges.

— Je ne fais que vivre ment j'affirme que ment douée par chant, vous n'avez rien qui ne soit son âge la voix bien formée. maître, mon

terrogeant Ninon  
Trop direct lui fût possible dit :

— Je n'ai jamais mon père.

— Lis-tu les notes ?

— Hélas, non.